

Le programme *Effigy* : premiers jalons d'une réflexion sur le « portrait funéraire » et les stratégies mémorielles des élites dans l'ouest de la France médiévale

Entretien avec Haude [Morvan](#), coordinatrice du projet *Effigy*, soutenu par l'ANR (2025-2028)



Haude Morvan, cliché AD.

Quelles sont les grandes lignes de la genèse du projet *Effigy* ?

Une première réflexion est née d'échanges avec Ambre Vilain, maître de conférences à [Nantes Université](#), membre du laboratoire CREAAH-LARA et spécialiste des sceaux, qui avait organisé un cycle de séminaires sur **l'image de soi au Moyen Âge**. En outre, de bons mémoires de master consacrés à des tombes de Bretagne et de Normandie avaient montré l'intérêt de recherches sur les **monuments funéraires à effigie de l'ouest de la France**, nous encourageant à envisager des financements pour des contrats doctoraux.

Ici, à l'Université Bordeaux-Montaigne, au sein de l'Institut Ausonius, la doctorante Maëlle [Métais](#) travaille sous ma direction et celle d'Isabelle [Cartron](#) sur les tombes de prélats bordelais. À Poitiers, Cécile Voyer (directrice du [CESCM](#)) et sa doctorante Amal Azzi, qui prépare une thèse sur les plates-tombes gravées dans la vallée de la Loire, se sont montrées prêtes à apporter leur propre expertise. En affinant le sujet de recherche, son extension géographique et en étudiant les modalités possibles de soutien financier, le recours à l'Agence Nationale de la Recherche ([ANR](#)) est apparu pertinent. Notre projet présente aussi un intérêt indéniable pour l'étude et la valorisation du patrimoine local.

Présenté une première fois en 2023, le projet étudié et annoté par la commission compétente a de nouveau été soumis en 2024 : le succès a couronné nos efforts. Pour répondre à la demande de la commission d'une plus grande internationalisation, nous avons ajouté à l'équipe mobilisée (25 chercheurs) un comité de suivi du projet avec trois spécialistes anglais, canadien et italien. Dans la seconde version du projet, une réflexion approfondie sur la notion de « portrait » a également été ajoutée.

Le mot « portrait » n'apparaît pas, en effet, dans la première version du projet...

La définition du portrait est spécifique et désigne la représentation mimétique des traits du visage.

En histoire de l'art médiéval, le premier « portrait » autonome qui correspond précisément à cette définition est la peinture représentant Jean II le Bon au XIV^e siècle (en dépôt au musée du Louvre, inv 2490). L'individualisation des traits de la personne, de son corps et de son visage apparaît plus tôt, si l'on considère les représentations des donateurs ou commanditaires agenouillés devant des personnages saints.

La représentation du corps du défunt sur la tombe apparaît quant à elle en France et dans le Saint-Empire romain germanique de manière sporadique au XI^e siècle. Cette pratique connaît une diffusion à partir du XIII^e siècle chez les élites laïques (des princes jusqu'aux notables de la bourgeoisie urbaine) et ecclésiastiques. **Les gisants en ronde-bosse comptent parmi les modes de représentation les plus ambitieux de l'effigie, réservés à la frange supérieure de l'élite, plus simplement les notables se font représenter sur des dalles gravées (dites « plates-tombes »).**

Bien identifié dans la Rome antique, l'usage de mouler les traits du visage, pour conserver les traits des ancêtres patriciens, est toujours pratiqué au Moyen Âge. Ainsi en est-il des personnages « morts en odeur de sainteté » dans l'Italie du XV^e siècle, comme par exemple le franciscain Bernardin de Sienne. Les pratiques votives impliquent également la réalisation de moulages en cire des visages de donateurs, destinés à prolonger leur présence dans l'église. Ce fait est bien documenté par les textes, comme les testaments ou les chroniques. De même, les cérémonies royales étant très longues, le recours aux masques de cire est d'usage pour garantir un « état présentable » de la dépouille et assurer une forme de continuité de l'autorité royale aux yeux des participants.



Gisant de la reine Bérandère à l'abbaye de l'Épau.
Cliché : Bénédicte Fillion-Braguet.



Fragment de tombe d'un évêque ou d'un abbé, XIII^e s., La Sauve église Saint-Pierre (détail). Cliché : Haude Morvan.

L'héraldique est un autre signe de l'individualisation des personnes...

Les signes héraldiques apparaissent au XII^e siècle en milieu chevaleresque, pour répondre aux besoins d'identification des combattants sur le champ de bataille. Les armoiries se répandent au XIII^e siècle dans différents milieux, du personnel ecclésiastique aux membres fortunés de la bourgeoisie et concernent aussi les entités morales, comme les évêchés ou les villes (ainsi, la jurade de Bordeaux).

Comme l'image du corps, sceaux et armoiries concourent à exprimer l'identité de la personne : tout ceci enrichit la notion de « portrait ».

Peut-on dresser une brève typologie des monuments à effigie ?

À la période qui nous occupe, **le défunt est représenté couché**. Le modèle du priant agenouillé apparaît plus tardivement. Sur les dalles de pierre, la silhouette du personnage est gravée et le trait de contour rehaussé par un sillon coloré. Les gisants sont traités en haut-relief ou en quasi ronde-bosse pour les plus aboutis d'entre eux.

Les **matériaux convoqués sont très divers et ne se cantonnent pas à l'usage de la pierre** : le bois peint, le métal, le cuivre émaillé, le bronze, la mosaïque, les carreaux de céramique sont bien attestés, mais plus rarement conservés que les éléments en pierre.

L'effigie correspond à une mise en scène du groupe social d'appartenance du défunt autant que de sa personne : l'habit porté le désigne par exemple comme un chevalier ou un évêque. L'inscription, qui débute régulièrement par la formule latine *hic jacet* (ci-gît), atteste de la présence matérielle du corps. Souvent représenté les yeux ouverts en France, le défunt est figuré dans l'attente de sa résurrection, c'est-à-dire de la réunion du corps et de l'âme, du Jugement dernier et du salut espéré. Toute cette réflexion est à l'origine de la liturgie mémorielle et de la célébration des rites pratiqués au-dessus des tombes par la communauté religieuse. Dans les régions de notre étude, les « transis » dénudés, apparus à la fin du XIV^e siècle, et éventuellement associés au gisant vêtu, ne sont pas connus.



Gisant d'un chevalier de la famille de Grailly dans la collégiale d'Uzeste (détail).
Cliché : Haude Morvan.

Que peut-on dire des enfants ?

Rares et réservées aux milieux sociaux les plus élevés (les héritiers princiers, quelques petites filles de familles duciales ou royales), les effigies d'enfants défunts les représentent plus âgés qu'ils ne l'étaient en réalité. Les représentations imagées ne sont pas toujours en adéquation avec l'âge réel du décès.

Quelle importance numérique représente le *corpus* ainsi rassemblé ?

Il faut considérer une centaine d'œuvres, ce qui est fort peu à l'échelle de tout ce qui a disparu. J'ai déjà rencontré cette situation en travaillant sur les tombes de laïcs dans les couvents mendiants du Sud-Ouest, en retrouvant seulement la trace de quatorze tombes. Or, dans les églises, d'après les témoignages des auteurs de l'époque moderne qui les ont fréquentées, on marchait littéralement sur les tombes.

Maëlle Métais a ainsi établi que le chevet de la cathédrale de Bordeaux et son cloître disparu étaient densément occupés de monuments sur les sols et les murs¹. Les travaux menés sur les plates-tombes, comme ceux de la doctorante Amal Azzi, laissent envisager des formes de production partiellement en série.



Tombe de John Scot et de sa femme, musée d'Aquitaine. Cliché : Haude Morvan.

¹ Métais, M. : « Les échanges entre les vivants et les morts : l'espace sépulcral de la cathédrale Saint-André de Bordeaux à la fin du Moyen Âge », dans *L'Homme et les échanges. Études des contacts passés*, 2024 : <https://una-editions.fr/l-homme-et-les-echanges/>

Intégrez-vous les fragments et les monuments disparus dans votre réflexion ?

Oui, nous traiterons des monuments gravés ou dessinés à l'époque moderne ou au XIX^e siècle avant leur destruction, mais nous n'intégrons pas les sépultures qui ne sont documentées que par les sources écrites. Pour cette question, la collection de François-Roger de Gaignières (1642-1715), un « visionnaire » désireux de procéder à l'inventaire des églises de France sous Louis XIV, assisté du dessinateur Louis Boudan, sera précieuse. Parmi les fragments, nous pouvons par exemple retrouver des éléments architectoniques de la caisse qui supportait le gisant ou bien du baldaquin qui le surmontait, comme des fragments d'arcature. Le projet MoReFun (MOdéliser, REstituer : l'apport de la 3D pour l'étude du corpus des monuments FUNéraires de la fin du Moyen Âge en Gironde) s'est attaché à modéliser et restituer des monuments de la Sauve-Majeure et de la cathédrale de Bordeaux d'après les fragments conservés.

La localisation des sépultures apparaît fondamentale dans votre étude.

Les choix d'emplacement nous renseignent notamment sur les liens familiaux : les tombes de femmes mariées et de couples sont très intéressantes à cet égard. Une collègue anglaise intégrée au programme EFFIGY, Jessica Barker, s'y intéresse tout particulièrement. Les couples ne sont pas toujours réunis (quand il a été autorisé par l'Église de le faire, à partir du XIV^e siècle). Ces choix révèlent parfois des brouilles entre époux et avec la famille biologique de celui-ci. Les veuves peuvent effectuer un choix de lieu de sépulture bien distinct de celui de leurs époux, en fonction de motivations dévotionnelles propres. Les élites royales ne sont pas toujours réunies. Les tombes de femmes en général sont intéressantes, car elles nous renseignent aussi sur la mode vestimentaire des élites.

Quels enseignements tirer de l'épigraphie funéraire ?

Il existe un outil fondamental, le *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, fondé par Robert Favreau à Poitiers dès 1974. Depuis cette époque, le moyen-âge tardif (XIV^e s.-XV^e s.) qui n'avait pas été pris en compte est entré dans le *corpus*.

Certains formulaires sont stéréotypés. Ainsi, la formule *hic jacet*, la date du décès - toujours utile pour dater un monument, même approximativement - le nom et le titre du défunt sont récurrents. Ce *curriculum vitae* est parfois plus étoffé. On remarque aussi le passage du latin au français, ou tout du moins à une langue vernaculaire (le gascon, la langue d'oc). L'inscription est gravée sur le pourtour du monument, solidaire de l'effigie, ou sur une plaque scellée à côté, selon les cas et la contrainte du matériau employé.



Gisant en bois peint de Jeanne d'Angleterre à Fontevraud (détail). Cliché : Bénédicte Fillion-Braguet.

Les ajouts et modifications apportés au décor des monuments sont-ils courants ?

Les tombes ont souvent été déplacées ou détruites au gré des travaux menés dans les églises, qu'il s'agisse de reconstructions ou de changements dans l'organisation spatiale du mobilier liturgique. Ainsi, les gisants de Fontevraud que le visiteur peut aujourd'hui voir dans la nef de l'église abbatiale étaient placés à l'origine derrière le jubé et visibles seulement par les moniales, garantes par leur prière du salut des souverains Plantagenêts. Ces gisants ont été déplacés dans une niche au XVII^e siècle, puis ils ont connu différents emplacements avant d'être installés dans la croisée du transept. L'histoire des gisants des Plantagenêts a été étudiée notamment par Bénédicte Fillion-Braguet, qui est membre du programme EFFIGY.

Il est intéressant de constater que certaines tombes monumentales, comme la tombe de João I^{er} du Portugal et de sa femme Philippa de Lancastre, sont si hautes que le regard ne porte pas au-dessus du socle. **L'essentiel est d'être vu par Dieu, sans oublier les enjeux de mise en scène du pouvoir, de la fonction, du groupe familial ou social.** Bien sûr, la question des emplacements originels est aussi affaire de conservation des monuments et les déplacements font partie de l'histoire des œuvres et de leur réception.

Propos recueillis par AD.

Pour aller plus loin :

Morvan, H. & Rossi Vairo G. (dir.), *Les couleurs de la mémoire. Tombes médiévales polychromes et mise en scène funéraire (XIII^e-XV^e siècles)* dans *Arte Medievale*, 4/14, 2024, p. 9-128.